

Lycée Buffon - Distribution solennelle des prix, faite le 31 juillet 1898

Discours prononcé par M. Marcel DUBOIS, Professeur à la Faculté des Lettres

Mesdames et Messieurs,
Mes chers Collègues,
Mes jeunes Amis,

Les recueils de proverbes qui passent pour contenir la sagesse de toutes les nations, et qui la contiennent assurément puisqu'on y trouve de quoi tout justifier, doivent signifier, en quelque recoin ignoré de mes recherches, qu'après avoir entendu un discours conforme de tous points à son sentiment, un homme sensé est tenu de se taire ... ou d'être bref. Les augures qui ne pouvaient se regarder sans rire n'étaient sans doute point des géographes ; et les géographes ne sont point augures puisqu'ils se regardent très sérieusement ... trop sérieusement parfois, comme des augures qui ne seraient pas d'accord sur les dogmes essentiels. Ici, du moins, l'accord sera parfait entre les deux amis, l'un votre maître, mes jeunes Amis, l'autre le visiteur charmé et l'hôte reconnaissant de cette gaie demeure. Votre Proviseur le savait quand il se proposa de vous faire entendre nos deux témoignages ; je le remercie d'avoir cru que je prendrais plaisir, plaisir austère et profond, à vous dire ma foi en notre enseignement géographique, ma foi en les maîtres qui le donnent, en l'Université qui n'a pas plus manqué à cette tâche qu'aux autres. Vous n'avez point devant vous un pessimiste, un découragé ; et en vérité le rôle de Cassandre devenu si banal, a tenté, depuis quelques années un tel nombre d'auteurs ou d'acteurs qu'il est presque temps, j'allais dire grand temps, de décourager les médecins « Tant pis » qui nous assaillent de toutes parts, et d'encourager la nombreuse clientèle de malades imaginaires qu'ils ont astucieusement recrutés parmi notre jeunesse, à marcher sans se tâter, à vivre sans s'analyser à outrance, à agir franchement, à la française, sans s'évertuer à imiter Anglo-Saxons, Germains ou autres. « Imitateurs, troupeau d'esclaves » n'est pas seulement un proverbe littéraire, mais une maxime de sagesse politique. Combien imitent ainsi qui n'osent plus être de leur pays, qui apostasient en douceur et par transitions, qui sont des émigrés d'esprit et de cœur, qui jettent leur servile hommage de sympathie à la face de l'étranger parce qu'ils n'osent pas dire leur antipathie profonde pour ce qui est Français !

Or, mes jeunes Amis, en écoutant votre maître dont je connais et aime, depuis vingt ans déjà, l'esprit délié et la vaillante conscience, Je me réjouissais de reconnaître dans ses conseils tout ce que l'esprit français contient de sens droit et de verve. On rira peut-être de cette prétention de vouloir orner de caractères français cette science que les Français ont été si souvent accusés d'ignorer. Vous savez qu'un plaisant d'Outre-Rhin a jadis défini le Français : « Un homme qui porte la moustache et ignore la géographie » ; ce qui est évidemment une plaisanterie tout-à-fait délicate et vraie. Peut-être notre Allemand voulait-il dire que nous n'aimons pas la géographie comme on l'aime ailleurs, que nous avons eu le parti pris de l'enseigner suivant une méthode inspirée par de méchants esprits qui ont nom Descartes et

Pascal, que nous avons peur de l'encyclopédie et estimons cette crainte le « commencement de la sagesse en matière d'enseignement. » Notre éducation latine nous a légué quelques proverbes qu'il est, paraît-il, obligatoire de dédaigner, sur la tempérance en matière d'éducation : et l'Université de France compte encore nombre de maîtres qui répètent (c'est leur *delanda Carthago*) à la vue de nos programmes touffus et parfois « dépourvus de hiérarchie » : « Qui trop embrasse mal étreint. »

Eh bien ! l'étreinte est facile à votre enseignement géographique ; et, s'il vous prend l'esprit, c'est bien parce qu'il a sa petite clairière dans la forêt vierge de nos programmes. La géographie est heureuse dans son rôle de Cendrillon ; et ses amis souhaitent qu'une fée, même bienveillante, mais dont la bienveillance serait maladroite, ne lui donne jamais le coup de baguette qui transforme en princesse. Mais quelle admirable servante de notre éducation elle est et peut rester sous ses modestes atours ! Et comme elle est vraiment, dans sa tenue actuelle, à peine gâtée par quelques ornements qui font déjà peur à ses amis, une bonne et simple fille de l'esprit français ! C'est qu'aussi ses conseillers, je veux dire ses serviteurs, veillent avec austérité sur elle et s'efforcent de lui démontrer le péril de l'ambition ; ils veulent lui épargner l'expérience du fruit défendu, la sauver des offres brillantes que lui font des amis de la dernière heure. « Gardez-vous, jeune et simple science, d'envier toute la géologie à nos voisins les géologues, d'accepter des mains de l'astronome toute la physique des climats, de consulter ambitieusement tous les herbiers du botaniste, toutes les collections de la zoologie, et même de piller sans discernement les trésors de l'ethnographe et de l'anthropologiste. » - Mais comment résister à la bonne grâce de tant de généreux donateurs ? - En philosophant à la française, sur le rôle qui vous est dévolu dans l'éducation nationale. - Vous offre-t-on une carte authentique ou même hypothétique des montagnes qui ont disparu : répondez qu'il est déjà assez difficile et instructif de connaître et d'ordonner celles qui existent. Laissez à d'autres la géographie du passé, comme votre sœur l'histoire abandonne sagement à l' « archéologie préhistorique » le souci de tels problèmes d'origines. - La savante personne qu'est la météorologie vient-elle étaler à vos yeux de vastes tableaux d'isothermes, d'isochimènes, d'isobares, d'anomalies thermiques, etc... etc... : demandez-lui avec modestie de vous dire les conditions de la croissance des plantes les plus utiles, les lois de l'acclimatation des races humaines les plus connues. - Suppliez le botaniste de vous parler un peu moins des merveilles de la « *Victoria regia* », de la « *Rafflesia Arnoldi* », et demandez-lui, pour votre humble bagage d'éducatrice, de vous conter l'histoire d'un épi de blé, d'un champ de riz, d'un bananier, d'un pommier, d'un poirier. - Au zoologiste avide de vous expliquer les mœurs des marsupiaux et des monotrèmes, exprimez le vœu d'apprendre quelques traits de l'élevage des bœufs, des chevaux, des moutons, des éléphants même que plusieurs savants ont le dessein de domestiquer en Afrique comme dans l'Inde. On ne se moquera pas du lycée Buffon, de cet intérêt porté « aux plus nobles conquêtes de l'homme. » - Remerciez gracieusement l'anthropologiste qui vous intéresse au sort des lointains ancêtres de Cro-magnon et de Furfooz, qui vous enseigne les mœurs des pauvres sauvages jadis fixés au bord de la Vézère ; mais prenez bien plus souci des Kabyles et des Arabes, des vaillants Sénégalais qui ont conquis pour nous tant de colonies, des Malgaches et des Annamites. - Voilà les conseils que je donnerais à notre jeune géographie et à nos jeunes géographes.

Et ce n'est pas nouveauté, ni paradoxe, je suis très heureux et fier de le dire en public : c'est la maxime constante des maîtres de l'Université qui ont charge de cette part de l'éducation nationale. Ils ont su et voulu se borner parce qu'ils savent leur devoir d'enseignement. Voilà

pourquoi, mes jeunes Amis, vous vous passionnez ici pour vos études d'histoire et de géographie si heureusement associées : voilà pourquoi vous en sentirez plus tard, avec une vive reconnaissance, tout le bienfait. Il faut n'avoir jamais visité nos lycées pour méconnaître quels inspireurs de sagesse pratique et de patriotisme éclairé sont nos maîtres géographes et historiens de l'Université, combien de vocations généreuses ils éveillent dans notre jeunesse. Où n'en ai-je pas recueilli le témoignage ? Officiers de notre marine et de notre armée, explorateurs, colons, négociants, tous ont pris, dans nos classes de géographie et d'histoire, une direction pour la vie : et c'est là ce qui importe.

Or cette grande influence, ce n'est point par l'accumulation du savoir qu'on l'exerce, c'est à force de discernement dans l'art de guider une éducation : et la géographie ne restera une éducatrice nationale que si elle persiste à se défendre contre la générosité d'amis indiscrets, que si elle limite son domaine pour le bien cultiver. Nous ne sommes pas des optimistes à outrance : mais en vérité, jugeant le chemin parcouru et l'œuvre faite depuis près de trente ans sous l'aiguillon du malheur, constatant le perpétuel développement de nos Sociétés de géographie, propagatrice d'idées et de revendications françaises, interprétant l'empressement des partisans les plus résolus de l'éducation moderne qui veulent placer la géographie à la base même des études, admirant les labeurs de génie comme celui d'Elisée Reclus, nous croyons la science géographique maîtresse des limites naturelles de son domaine, et ce qui vaut mieux, maîtresse de sa vraie et logique discipline. L'étranger le sait et nous rend aujourd'hui justice : il estime à leur valeur des merveilles telles que les cartes du service géographique de l'Armée, des Colonies, et d'autres laboratoires peuplés par nos officiers et par nos savants.

C'est, comme il arrive souvent, le moment choisi par nos critiques nationaux pour dire que rien n'a été fait suivant les règles de la vraie science ... et qu'ils se chargent de la réforme. Assurément le médecin qui découvre la maladie a quelque droit de la soigner ; mais il est surtout tenu de la bien prouver avant de faire effort pour la guérir. Vous avouerai-je que, comme mon excellent collègue et ami Dez, je n'estime pas la géographie fort malade ; elle mène une vie beaucoup trop active et utile pour être soupçonnée d'anémie, et j'irai jusqu'à insinuer que tel dissimule sous son désespoir de la croire malade un trop vif désir de devenir son médecin ordinaire. Il est heureux pour notre chère science que le métier de réformateur risque d'être auprès d'elle simple canonicat ; mais à défaut de soins chirurgicaux, je craindrais, de la part de ses nouveaux tuteurs, un régime trop réconfortant, la « suralimentation », comme on dit aujourd'hui ; et dans quelques années, on nous prescrirait, d'un ton de componction lamentable, l'amputation qui réussit toujours mais à laquelle le patient a parfois le tort de ne pas résister.

Gardons notre géographie sobre et vivante, capable d'éveiller des idées comme incapable de meurtrir une intelligence juvénile sous le fardeau des faits. Ne rêvons pas de la déformer en un dictionnaire encyclopédique. Je sais bien qu'il est des dictionnaires de poche, quoique rarement la plus grande des poches s'accommode du plus petit des dictionnaires. Mais il n'y a ni professeur de dictionnaire, ni éducation par le dictionnaire ; et je doute que la géographie puisse opérer ce miracle d'ailleurs peu désirable. Si jamais l'Université réussissait à nourrir cette géographie monstrueuse, à cent têtes, comme le Cerbère de la mythologie antique, il lui faudrait cesser de nourrir tous les enseignements sains, bien constitués, simples et efficaces qui font aujourd'hui sa force : la parole du maître ne serait plus que nomenclature, l'esprit de

l'élève réceptacle, magasin, entrepôt, nullement esprit. Veut-on que les géographes deviennent les artisans de la mise à néant de tout ce qui vaut en discipline et en éducation ? peut-être ; mais assurément les géographes ne veulent pas dresser l'usine, la manufacture où l'on travaillerait à l'oblitération des intelligences, et, par là, des caractères. Ils refusent d'ouvrir le grand bazar d'éducation universelle, de science intégrale, dont la création leur est recommandée par d'imprudents amis qui pourraient bien être des ennemis déguisés. Vous savez la prière célèbre : « Sauvez-moi de mes amis ; quant à mes ennemis je m'en charge. » Elle doit figurer au bréviaire des professeurs de géographie, du moins en ce moment.

Ces professeurs sont et désirent rester solidaires de leurs collègues d'autres ordres d'études, à commencer par les professeurs d'histoire, ce qui est apparemment plus facile, puisque la même personne incarne d'ordinaire les deux métiers. Histoire et géographie s'aident, se complètent, se limitent ; l'une dit l'expansion, le développement des desseins humains ; l'autre en explique la localisation et les causes naturelles. Un enseignement géographique vraiment imprégné d'histoire est ferment d'action rationnelle pour le soldat, le marin, le politique, le cultivateur, l'industriel et le commerçant ; il est inspirateur de projets larges et pratiques, artisan de hardiesses raisonnées.

Et c'est pourquoi nous l'aimons ainsi, dans notre Université, où, quoi qu'on puisse dire, le souci de l'éducation est aussi vif qu'ailleurs, moins affiché qu'ailleurs, il est vrai. Nous y méditons, sans publier trop vite d'ambitieuses déclarations (précisément parce que nous méditons) , sur le sort de l'âme française que nous voulons garder française. Nous savons cette âme souple, et nous la croyons saine ; et, en raison même de sa grande souplesse, nous ne la voulons point plier aux contrefaçons étrangères. Nous ne la reformerons point (le mot est ambitieux et déplacé), mais nous continuerons à la former, suivant l'harmonieuse tradition du génie français auquel nous croyons, en dépit des bruyants prophètes de malheur qui nous entourent, nous enveloppent, nous prêchent avec onction et componction l'anglo-saxonisme, le germanisme ou quelque autre doctrine de copiste. Nous ne la laisserons point confisquer.

Qu'on ne nous demande pas de déclarer solennellement mauvaise sans réserve l'éducation gréco-latine qui forme des hommes capables, comme notre spirituel Jules Lemaître, de traiter avec sens et vigueur les questions économiques et coloniales même après de longues années d'endurcissement littéraire. Nous prenons notre bien partout où nous le trouvons. Pour avoir aimé et aimer encore cette vieille gymnastique à laquelle furent rompus nos meilleurs anciens, dont l'exemple ne nous fait nullement pitié, nous ne nous croyons pas tenus de dédaigner l'histoire, la géographie, les sciences. Notre Académie des sciences renferme des écrivains impeccables, qui ne rougissent point d'avoir reçu une belle éducation littéraire : et l'Académie française a, plus d'une fois, élu des hommes de science. Les étrangers reconnaissent volontiers à l'intelligence française cet heureux caractère de pondération, et l'Université semble désireuse de le maintenir dans son œuvre d'éducation nationale ; la géographie n'est-elle pas un excellent terrain de conciliation de plusieurs tendances d'esprit ? J'aime mieux la considérer ainsi que faire le jeu de quelques intelligences duellistes qui rêvent déclaration de guerre et estocades entre « Lettres » et « Sciences ».

C'est œuvre patriotique au premier chef qu'empêcher une trop brusque dissociation de nos études traditionnelles. Je sais et je prêche, avec une foi égale à celle des plus ardents champions de l'expansion française, qu'il faut envoyer notre jeunesse aux Colonies, lui donner

un vigoureux esprit d'initiative, lui inculquer l'amour de l'agriculture, de l'industrie et du commerce. Encore ne puis-je m'empêcher d'observer que les facultés de peuplement de notre race trouvent seulement leur emploi dans un nombre restreint de nos Colonies ; dans notre domaine tropical il faut une élite, non une foule d'initiateurs : de telle sorte qu'orienter toute notre éducation vers les œuvres coloniales et lui retirer les vertus propres à maintenir la terre de France dans un état prospère, serait sans doute une exagération pire que notre indolence d'hier, indolence à laquelle nous ferons, d'ailleurs, une guerre sans trêve.

Croyez donc, mes jeunes Amis, que vous ne sortez pas d'ici démunis, dépourvus d'armes pour la lutte de la vie. Celles que vous ont remises vos maîtres sont redoutables et bien trempées ; elles feront merveille, à condition que vous les teniez d'une main ferme et confiante. Vous avez appris ici, avant tout, le respect de ce qui ne doit être touché ni discuté sans sacrilège, la patrie, l'obéissance à ce qui la symbolise, la loi, l'amour de ce qui la protège, l'armée, fille de la nation, formée, du haut en bas, d'hommes sortis de tous les rangs de la société, école de discipline, d'abnégation et d'égalité, où se trempent toutes les vertus dans l'esprit de sacrifice. Vous emportez, avec ces simplicités du cœur auxquelles ne doit toucher aucune orgueilleuse raison, car ces simplicités sont l'essence même du patriotisme, une éducation bien ordonnée, quelle qu'en soit l'étendue. Vous qui, ce soir, quitterez pour toujours la maison la maison où vos maîtres vous ont préparés à la vie grave et active de notre époque si troublée, allez à vos nouveaux devoirs d'une ardeur généreuse, sans peur, avec le parti délibéré de ne jamais laisser entamer par des sophistes doucereux ou violents, ni votre foi en la patrie française, sentiment intangible et indiscutable comme l'amour porté à vos mères, de ne jamais laisser fléchir votre obéissance aux lois, doublement sacrées sous un régime de liberté. C'est vous recommander et vous souhaiter de rester quelque peu lycéen dans votre vie nouvelle ; j'entends par là rester bons et braves cœurs d'enfants, si haut que s'élèvent vos esprits et vos dignités dans l'avenir déjà entrevu ou rêvé. Avec ce bagage, si l'on n'est pas assuré d'aller loin, on a la certitude d'aller droit son chemin de Français et d'homme ; et l'on n'est un humain vraiment bon et utile que si l'on commence par faire son devoir de Français, comme on n'est bon Français qu'à condition d'avoir été irréprochable dans sa famille. La meilleure preuve que j'en puisse citer, c'est que les ennemis du patriotisme sont aussi les ennemis de la famille ; les mêmes hommes observent les deux respects ou commettent les deux blasphèmes. Au lycée comme à l'Ecole, à l'Université comme au lycée, les deux respects sont et resteront à la base de l'éducation ; car il y va du salut de la France. Il ne saurait y avoir d'autre devise au « Lycée vert ».

Marcel DUBOIS

(1856-1916)

Ancien élève de l'ENS

Agrégé d'histoire et géographie (1879)

Professeur de géographie coloniale à la Sorbonne (1892-1916)

Co-Fondateur (1891) des Annales de géographie